



(Illustrations de Edmond J. Massicotte)

—Jacques, sais-tu où est Marthe ? Elle devrait être à la maison depuis une heure et, surtout, elle ne devrait pas aller aussi souvent dans la forêt. Ses absences prolongées me causent beaucoup d'inquiétude. Les bois environnants sont fréquentés par les Peaux-Rouges. Qui sait s'il ne lui arrivera pas malheur ?

C'était Louise Faublan qui prononçait ces paroles sur le perron de sa chaumière, ou plutôt de sa *log-house*, pittoresquement sise sur le bord du lac Huron, dont les eaux calmes reflétaient en ce moment les rayons du soleil couchant.

La question qu'elle venait de poser était adressée à son mari, un brave colon canadien qui s'était aventuré dans cette région, alors sauvage du continent, pour satisfaire ses goûts aventuriers. A ce moment, il était appuyé sur son fusil, près de la porte de son logis, où, comme d'habitude, il songeait ou se reposait, après une journée de chasse dans les environs.

—Je ne pense pas, Louise, que les Peaux-Rouges lui fassent aucun mal. Tu n'es pas pour la cloîtrer ? Elle aime, comme son père, à faire le coup de feu. Marthe tire bien plus juste que nombre de ceux qui se vantent de leur prouesse. Ne t'alarme pas, Louise, ta fille est capable d'avoir soin d'elle. Je connais plusieurs sauvages qui l'estiment autant que si elle appartenait à leur race : d'ailleurs, je suis certain qu'ils ne lui toucheront pas.

—Oui ; cependant, j'ai cru m'apercevoir, Jacques, que l'un d'eux, non seulement l'estime, mais l'aime beaucoup trop, et c'est la principale cause de mon inquiétude. La dernière fois qu'il est venu ici, il a lancé à Marthe un regard qui ne présageait rien de bon.

Jacques sourit à ces mots.

—Tu veux parler de l'Ours-Noir, le jeune chef huron ? En effet, j'ai appris qu'il l'aimait. Toutefois, à mon avis, il n'y aura jamais de mariage tant que Paul Linois demeurera dans le pays. Paul n'est pas encore revenu de la chasse, car en passant, tout-à-l'heure, j'ai frappé à la porte de sa cabane. Je suppose qu'il va revenir avec Marthe.

—Je souhaite qu'il en soit ainsi : cependant, je ne puis m'empêcher de trembler quand elle s'éloigne. Elle est partie après toi, Jacques, et doit être en pleine forêt maintenant.

—Eh bien ! je ne la blâme point. Dame ! c'est son plaisir ; mais, comme tu dis, Louise, elle ne doit pas s'aventurer trop loin. Aussitôt qu'elle sera de retour je l'avertirai moi-même.

—Ça ne servira à rien, Jacques, tu finiras comme tou-

jours, par lui permettre d'aller où bon lui semble et aussi souvent qu'elle le voudra. Tu sais bien que Marthe fait de toi ce qu'elle veut.

—Allons, je ne me plie pas à ses caprices plus que toi, Louise. Tu ne peux jamais te décider à la réprimander.

La femme du colon ne répondit pas, mais elle fixa un regard alarmé dans la direction que Marthe avait coutume de prendre. Pendant quelques minutes, tous deux gardèrent le silence.

Le soleil terminait sa carrière et disparaissait derrière les cimes des grands arbres. Ses derniers rayons dansaient sur la surface du lac légèrement agitée. La brise fraîchissait quelque peu et poussait devant elle ces petits nuages qui prennent de jolies et délicates teintes sous l'effet des mourantes lueurs de l'astre solaire.

Tout à coup, Louise Faublan s'écria :

—Jacques, voici Paul venir et Marthe n'est pas avec lui !

En effet, Paul Linois, le jeune voisin de nos colons chasseurs, arrivait seul, son fusil sur l'épaule. C'était un beau jeune homme, un vrai type de ces coureurs de bois, agiles et robustes, qui, depuis des siècles, ont sillonné les immenses plaines de l'Amérique du Nord.

Fiancé avec Marthe Faublan, il avait l'habitude de l'accompagner dans ses excursions, mais cette fois il ne paraissait pas se douter qu'elle était sortie.

Un nuage d'inquiétude passa sur la figure du père Jacques. Pouvait-il être possible que les soupçons de sa femme devinsent réalité ? Un malheur venait-il de fondre sur eux ? Il ne le croyait pas encore, parce que les sauvages leur avaient toujours témoigné de l'amitié.

—As-tu vu Marthe ? demanda la mère, parlant avant même que le jeune homme eut eu le temps de la saluer.

—Non, madame. Est-ce qu'elle n'est pas ici ? Depuis quand est-elle sortie ?

—Elle est partie du côté de la forêt cette après-midi, disant qu'elle serait de retour dans une heure ou deux. Elle n'est pas encore revenue, et je crains un accident ou peut-être un enlèvement. Ce n'est pas impossible dans cette partie du pays.

L'anxiété, déjà peinte sur la figure de Louise, redoubla à



La femme du colon ne répondit pas, mais elle fixa un regard alarmé dans la direction que Marthe avait coutume de prendre